La disparité des pratiques psychanalytiques

Extrait de J. Van Rillaer (2021) *Les désillusion de la psychanalyse*. Éd. Mardaga, p. 186-188.

Les références précises des citations sont dans l'ouvrage.

L'expression « la psychanalyse » est autant occasion de méprises que l'expression « la médecine ». La différence entre les diverses « psychothérapies dynamiques », pratiquées surtout dans les pays anglo-saxons, et l'analyse lacanienne pratiquée en France est comparable à la différence entre la chirurgie cardiaque et l'homéopathie. Lacan affichait un souverain mépris pour la psychanalyse américaine dont il disait qu'elle « s'est ravalée si sommairement à un moyen d'obtenir le “success” et à un mode d'exigence de la “happiness”, qu'il convient de préciser que c'est là le reniement de la psychanalyse, celui qui résulte chez trop de ses tenants du fait pur et radical qu'ils n'ont jamais rien voulu savoir de la découverte freudienne et qu'ils n'en sauront jamais rien » (1966, p. 416). Lacan répétait souvent « la Femme n'existe pas ». Il aurait dû ajouter : « tout comme la Psychanalyse ». Il aurait dû reconnaître que sa psychanalyse n'était qu'une des très nombreuses formes d'analyses psychologiques et non l'unique héritière de « la découverte freudienne ».

En 1930, Freud écrit dans une revue médicale américaine : « J'entends souvent dire que la psychanalyse est très populaire aux États-Unis et qu'elle ne s'y heurte pas à la même résistance opiniâtre qu'en Europe. Mais ma satisfaction à ce sujet est assombrie par plusieurs circonstances. [...] Souvent les médecins et les auteurs américains ne connaissent de la psychanalyse que le nom et quelques mots passe-partout, par quoi ils ne laissent pourtant pas ébranler l'assurance de leur jugement. Les mêmes rassemblent pêle-mêle la psychanalyse et d'autres systèmes de pensée qui ont pu se développer à partir d'elle, mais qui sont à présent inconciliables avec elle. Ou bien ils se créent un méli-mélo à partir de psychanalyse et d'autres éléments, et présentent cette démarche pour preuve de leur largeur d'esprit, alors qu'elle prouve seulement leur manque de jugement » (XIV 570).

Nous avons déjà montré que la psychanalyse s'est diversifiée dès la première génération des praticiens, quant au rituel de la cure (divan ou face-à face), aux clés interprétatives et aux théories des motivations fondamentales. Stekel, par exemple, refusait que l'analyste soit « assis derrière le patient comme un dieu caché ». Parmi les analystes les plus innovants de cette époque, on peut citer bien sûr Adler et Jung, mais aussi Rank et Ferenczi, tous préoccupés d'améliorer l'efficacité des cures.

Rank a connu un moment de succès dans la communauté analytique en enseignant que les êtres humains aspirent fondamentalement à retrouver la béatitude de la vie intra-utérine. Glover note dans son manuel de technique psychanalytique : « Il faut rappeler la rapidité avec laquelle certains analystes purent mettre en lumière, chez tous leurs patients, des “traumatismes de la naissance”, dans la période qui suivit la publication du livre de Rank sur le *Traumatisme de la Naissance* et avant que cette théorie ne fut officiellement mise au rancart » (1955, p. 421). Où l'on voit, une fois de plus, la facilité du conditionnement des patients et aussi des analystes. Rank développera à partir des années 1930 une *Will therapy*, insistant sur l'expérience consciente, l'ici et maintenant, la volonté, la responsabilité. Ses dernières conceptions annoncent la psychothérapie humaniste.

Ferenczi a expérimenté plusieurs nouveautés, notamment la « technique active » selon laquelle l'analyste ne doit pas se borner à interpréter, mais doit intervenir par des interdictions et des injonctions, par exemple inciter un agoraphobe à sortir en rue (Freud a mentionné son idée en 1918 ; cf. XII 191). Ses techniques les plus problématiques furent sa « technique de la tendresse maternelle » et celle « du baiser », qui déclencha une vive réaction de Freud. Ferenczi estimait

que les patients traumatisés dans l'enfance avaient un besoin impérieux de tendresse et que le thérapeute devait dès lors jouer le rôle d'un parent aimant qui les dorlote.

[...]

Nous avons évoqué la différence entre Freud et Lacan pour la durée des séances. Mentionnons une autre différence importante. Freud écrivait que l'analyste « doit être opaque pour l'analysé et, telle la surface d'un miroir, ne rien montrer d'autre que ce qui lui est montré » (VIII 384).

[...]

La conduite de Lacan était aux antipodes. En 1978, Schneiderman, alors encore lacanien, témoigne : « Pendant une séance d'analyse, Lacan n'est jamais un observateur passif, impersonnel, jouant le rôle proverbial de l'écran sur lequel se projettent les fantasmes du patient. Il ne reste pas tranquillement assis sur sa chaise ; il marche de long en large dans la pièce, il gesticule, tantôt il fixe le patient, tantôt il ferme les yeux. Il peut vous accueillir un jour comme si vous étiez l'un de ses amis intimes et remarquer tout juste votre présence le lendemain ». Quelques années plus tard, dégrisé, il relate : « Actif, animé, en mouvement, Lacan semblait plus intéressé à faire un show qu'à rester tranquillement dans un fauteuil. Parfois il recevait des patients en pyjama ou en peignoir. Parfois il lisait le journal ou mangeait un repas. Parfois il comptait des billets de banque et les assemblait avec des agrafes. Parfois il faisait ou défaisait des nœuds. Parfois il semblait écouter intensément ; parfois il semblait perdu dans ses propres pensées. Parfois il était affable ; plus souvent il était grossier et dédaigneux » (2014, p. 141). Godin et Haddah ont précisé qu'il lisait *Le Figaro*. Haddah était très déçu que ce soit « ce journal honni par tout homme de gauche ». [...]

Les psychanalystes se divisent quant au degré d'intégration de différentes théories psychanalytiques. Les freudiens orthodoxes et les lacaniens pur jus sont fermés à toutes les autres conceptions. Au pôle opposé, se trouvent des psychanalystes – principalement américains – qui adoptent une conception œcuménique. Un exemple typique est Leo Rangel, qui fut deux fois président de l'Association Internationale de Psychanalyse. Il estimait que les diverses conceptions forment un savoir cumulatif. Dans son dernier livre *The Road to Unity in Psychoanalytic Theory* (2006), il présentait une intégration des conceptions d'Adler, Reich, Klein, Kohut, Sullivan et autres néo-freudiens. On a parlé à ce sujet de « l'École américaine du micmac thérapeutique ». [...]

Pour certains praticiens, comme Franz Alexander – analysé par Ferenczi –, il y a un continuum et on peut parler de psychanalyse dès que le thérapeute confronte le patient à des conflits refoulés, quelles que soient ses techniques et ses conceptions métapsychologiques. Pour d'autres, il y a une différence de nature qui tient en particulier à l'importance accordée au complexe d'Œdipe et à la façon de le concevoir. Pour d'autres encore, la psychanalyse freudienne est une « psychothérapie dynamique » parmi d'autres. C'est la conception d'Ellenberger, qui désigne par cette expression les thérapies fondées sur l'idée que les troubles mentaux résultent de forces psychiques inconscientes, régulièrement en opposition. Pour lui, cette conception remonte à l'Antiquité et a pris un tournant décisif avec Mesmer et Janet.

Depuis les années 1960, les critiques de la psychanalyse se sont multipliées alors que se développaient d'autres traitements. Bon nombre de praticiens ont alors préféré l'étiquette « psychodynamique », qui permet de se distancer de l'orthodoxie freudienne et qui connote un « dynamisme » que n'évoque pas le mot « analyse ». Des auteurs représentatifs de ce courant écrivent : « Bien que la thérapie psychodynamique soit largement pratiquée, sa définition est vague. Typiquement, elle est considérée comme plus efficace que la psychanalyse, quoiqu'elle en soit une forme diluée. On la voit habituellement comme située le long d'un continuum allant de la psychanalyse à la psychothérapie de soutien » (Summers et Barber, 2013, p. 10). Ces deux auteurs intègrent à des conceptions freudiennes des techniques de TCC et de « psychologie positive ».